

Michel LOBUNDA SELEMANI, *Théologie de la non-violence de Simon Kimbangu. Pour une paix durable en RD Congo*, Saarbrücken, 2015, 509 pages.

Origine et intention de l'ouvrage

François-Xavier AKONO, Jésuite Camerounais. Docteur en Philosophie politique. Enseignant à la faculté de Philosophie Saint Pierre Canisius de l'Université Loyola du Congo (ULC).
ekodo.akono@gmail.com

Après avoir présenté un travail sur la non-violence, un des participants au « séminaire de recherche en théologie morale » (p. 12) du Département de Théologie à l'Université Leopold-Franzens d'Innsbruck, interrogea le père jésuite Michel Lobunda Selemani en ces mots : Existe-t-il des Congolais qui, dans le combat anticolonial, ont employé la non-violence ? Cette question, née dans un cadre académique, a été l'impulsion de la recherche doctorale dont le présent ouvrage est le brillant reflet. Michel Lobunda se mit par conséquent à la recherche, dans le contexte de la République démocratique du Congo, d'une figure du type Gandhi, Martin Luther King. Simon Kimbangu a-t-il un discours et une pratique similaires à celle des illustres noms cités ci-dessus ? L'auteur s'est attaché tout au long de son ouvrage interdisciplinaire à y répondre. Au carrefour de l'histoire, de la science politique, et surtout de la théologie, il a fallu prendre le temps de revenir sur les événements liés à la figure du Prophète congolais, « l'homme de Nkamba » (p. 14).

Sur base d'une documentation riche, l'auteur nous convie en trois grandes parties à la connaissance de la non-violence chez ce valeureux défenseur d'une réappropriation congolaise du christianisme. Certes, la deuxième partie de l'ouvrage constitue son point focal. Par souci d'objectivité scientifique, Michel Lobunda Selemani examine les positions théoriques des détracteurs qui contestent la non-violence au prophète congolais. Si la charpente de l'ouvrage a pour socle la non-violence chez Simon Kimbangu dans une approche théologique, il sied également de mentionner à la fois chez l'auteur, un appel à écrire le Congo à partir de deux bornes que sont : la guerre et la non-violence. Dans une actualisation de la pensée du partisan de la non-violence, l'auteur réveille l'amnésie congolaise puisque le rêve d'autonomie n'a pas encore été réalisé. Davantage, il est inachevé par l'emprise de l'impérialisme et les violences inter-congolaises. Dès lors, comment tirer profit d'une pratique de la non-violence ? Ce déplacement s'impose pour sortir de la morne métamorphose des violences plurielles.

Retour sur l'itinéraire de Simon Kimbangu

Simon Kimbangu a été formé chez les baptistes. Il naquit le 12 septembre 1887 à Nkamba, « ce petit village est situé dans l'actuelle province du Bas-Congo, au sud-ouest de la République démocratique du Congo » (p. 201). Pour comprendre cette figure du prophétisme congolais, il importe de connaître l'histoire de Kimpa Vita, héroïne Kongo qui voulut lutter pour la libération de ses pairs. Elle finit malheureusement sur le bûcher. « À l'époque de la prophétesse Kimpa Vita, le destin du Royaume Kongo était entre les mains des Portugais, aventuriers et missionnaires. Leur rôle dans la mort de Dona Béatrice Kimpa Vita est évident. Le rejet des missionnaires par cette dernière, est tout simplement le refus de voir le destin de tout un peuple entre les mains d'étrangers » (p. 194).

Le souhait de Kimbangu était quasiment semblable. Il avait une mission prophétique. Entouré de disciples, il voulut s'approprier des gestes libérateurs du Christ. « Le 18 mars 1921, Simon Kimbangu guérit une femme du nom de Nkiantondo. Cette guérison fut l'élément déclencheur de ce que les historiens appellent le mouvement prophétique de Simon Kimbangu. Du 6 avril au 6 juin 1921, des milliers de personnes convergèrent vers Nkamba pour écouter Simon Kimbangu, se faire guérir par lui ». Cette convergence des foules vers le prophète suscita la colère coloniale. « Poussés par les missionnaires et les hommes d'affaires de la région du Bas-Congo, l'administration coloniale se décida d'agir contre le mouvement déclenché par Simon Kimbangu ». Il doit être arrêté. Il échappe une première fois en se réfugiant en brousse. Le prophète se livra volontairement aux autorités. Au terme d'une parodie de procès, il fut condamné à mort ; ses fidèles reçurent des peines de 20 ans d'emprisonnement ; tandis que d'autres furent condamnés à perpétuité. Le ministère public annonça le recours « en faveur des prévenus. Les missionnaires protestants baptistes, par leur représentation du Congo et de Londres, intervinrent auprès du Roi des Belges, Albert 1^{er} pour la grâce royale » (p. 203). La peine capitale fut commuée en détention à perpétuité avec exigence de quitter sa région natale. « Le 3 décembre 1921, les prisonniers quittèrent Thysville pour Léopoldville, où ils devaient s'embarquer pour leurs lieux de détention dans la partie orientale du Congo-Belge » (p. 203). Les détenus voyagèrent ; transitèrent par Léopoldville, furent embarqués pour Stanleyville. D'où par train, ils voyagèrent pour Ponthierville (Ubundu), ville où le prophète Simon Kimbangu fut séparé de ses amis. Il fut quant à lui conduit et incarcéré à Elisabethville, « où il passa les trente dernières années de sa vie. Malade, Simon Kimbangu est transporté à l'hôpital de la prison où il rendit l'âme le 12 octobre 1951 » (p. 203).

Énonciation des principes de la non-violence

La lecture de la vie du prophète Simon Kimbangu a eu pour impact chez Michel Lobunda, l'énonciation des « principes de la non-violence ». Citons-en quelques-uns. « L'affirmation de soi comme sujet » devant l'opresseur colonial.

De ce principe découle le courage prophétique, la renonciation à la peur, la capacité d'assumer l'emprisonnement au nom de la légitimité de sa démarche, l'entraînement d'autres personnes saisies par la cause de résistance aux colons. Ce principe est cependant insuffisant s'il n'est pas suivi du « poids d'une autorité légitime », un leader qui l'oriente. Pour le cas de Simon Kimbangu, la légitimité lui vient de la population qui se reconnaît en la capacité de formuler ses aspirations profondes. En plus, il faudrait songer au principe du « respect de la vie » ; et à celui de « l'amour des ennemis ». En cela, le prophète est explicite. C'est pourquoi il formule le principe en ces termes : « en dépit des persécutions qu'ils nous font subir, nous avons l'obligation de les aimer, de ne pas les haïr car cela serait contraire à l'Évangile » (Simon Kimbangu, cité à la p. 383). Une telle parole montre à suffisance l'enracinement chrétien du prophète. Son projet de libération du Congolais est d'origine divine. Pour le réaliser, il est nécessaire de passer par la non-violence ; de ne pas détruire le frère ou la sœur. Renoncer à la violence n'exclue pas « le risque du martyre ». Le prophète congolais a lui-même séjourné pendant 30 ans en prison.

Dans la pratique de la non-violence, Simon Kimbangu institua une loi recommandant d'abandonner les fétiches. Et celle-ci fut appliquée et respectée. Cet abandon est du reste en conformité avec les préceptes kimbanguistes dont le 6^e est écrit en ces mots : « s'abstenir de pratiquer la sorcellerie et la divination, ne jamais consulter les féticheurs ni devins ».

Bien au-delà de la figure de Simon Kimbangu, Michel Lobunda mène le lecteur à considérer l'histoire du Congo sous le prisme des acteurs qui se sont investis à la construction du pays par la non-violence. À ce titre, il questionne les stratégies politiques de Joseph Kasa-Vubu, de Patrice Lumumba et d'Étienne Tshisekedi.

Une lecture de l'histoire du Congo sous le prisme de la non-violence

Dans un chapitre didactique, Michel Lobunda énonce quelques pistes d'« actions non-violentes pour la RD Congo » (p. 472). Il penche pour le principe christique de l'amour des ennemis et oriente les personnes vivant en RD Congo à résoudre quelques questions d'importance. Comment participer en tant que Congolais-e à la construction de la non-violence, de manière personnelle mais surtout collective ? L'auteur fait appel au témoignage de la grève de la faim entamée à Kisangani par Gustave Lobunda afin que reprennent les travaux de la Conférence Nationale Souveraine (pp. 476-477). Le moyen non-violent adopté par ce père Jésuite a nécessité une préparation spirituelle intérieure au terme d'un discernement sur les résultats à obtenir par-dessus les échecs rencontrés. Cette préparation qui allie, recours aux éducateurs, et à des personnages historiques tels que Gandhi, Martin Luther King, est davantage du ressort de la foi chrétienne où le Christ se présente comme « modèle à imiter » dans son don de soi à la croix.

En somme, voici un livre qui nous introduit à la fois à la connaissance de Simon Kimbangu et nous invite à des pratiques quotidiennes de non-violence. ■

**Kasereka KAVWAHIREHI, *Y'en a marre !*
Philosophie et espoir social en Afrique, Paris, Karthala,
coll. « Hommes et sociétés », 2018, 293 pages.**

Comme ses précédents ouvrages, à savoir *L'Afrique, entre passé et futur. L'urgence d'un choix public de l'intelligence* (Peter Lang, 2009) et *Le prix de l'impasse. Christianisme africain et imaginaires politiques* (Peter Lang, 2013), le nouvel essai de Kasereka Kavwahirehi se caractérise par la traversée de plusieurs savoirs (sciences sociales, sciences religieuses, littératures, films, arts urbains), tous mobilisés pour répondre à une question essentielle : quelle pratique de la philosophie faut-il promouvoir dans un contexte où l'Afrique doit organiser de nouvelles luttes sociales face à la poussée néolibérale qui exacerbe la vulnérabilité sociale, à la mondialisation de la violence et des inégalités, et à une jeunesse avide de changement social et politique et qui s'exprime de plus en plus sans nécessairement être écoutée ?

Pour tenter de répondre à cette question, le livre puise son élan dans le cri « Y'en a marre ! » qui exprime à la fois le ras-le bol des jeunes africains et leur refus de la résignation d'une part et, d'autre part, dans l'inventivité artistique et culturelle par laquelle les sans-grade et sans titre de propriété essayent de contrer la barbarie et d'imaginer un autre monde. Kasereka Kavwahirehi esquisse non seulement la manière, mieux une des

manières dont la question du social peut être tirée de la répression pour être vigoureusement introduite dans le champ de la philosophie africaine et contribuer à sa vitalité critique. Il entend ainsi proposer des lieux d'ancrage possibles d'une pensée de l'espoir qui tiendra sa force du fait qu'elle assume sa dimension politique, porte, renforce et légitime les raisons de ceux qui sont les plus intéressés à la transformation de l'ordre social existant, et réactualise les potentiels utopiques qui tissent les mémoires sociales africaines, les créations artistiques, littéraires, filmiques, et même philosophiques (p. 97). (ISBN : 978-2-8111-1826-6).

Ce qui est donc visé, c'est une philosophie qui accepte de se penser comme « intelligence sociale » et renonce à « l'immaculée conception » pour se reconnecter aux multiples foyers de résistance à la domination et à l'injustice d'une part et aux différentes dynamiques revendicatives irriguant les mouvements sociaux et/ou citoyens d'autre part, pour se mettre à leur service en tant que moment théorique.

Sous le mode de l'immaculée conception, la philosophie se fait recherche et contemplation des essences, de la Vérité dans sa splendeur ou, si l'on veut, de la splendeur de la Vérité, discours de l'être en tant qu'être ou

commentaire de ce qu'un autre, parlant du vécu de sa société, a élevé au niveau du concept. p. 158. (ISBN : 978-2-8111-1826-6).

Selon Kasereka Kavwahirehi, pour être véritablement une pensée du futur ou une pensée utopique, la philosophie africaine doit davantage prendre en charge les espaces où, patiemment, se dessinent et se configurent les formes à venir de la vie et de la société, où s'expriment les craintes, les rêves et les projections des individus au quotidien ; bref rendre compte du temps vécu ou rêvé, fût-il banal ou pas. En ces espaces de rêve, de désir et de pensée, d'émotion partagée et de coopération (roman, musique, danse, chants populaires, peinture, cinéma, etc.) s'engendre l'Afrique de demain.

Il y a ici, je crois, pour nous, des voies possibles d'une pensée utopique, non domestiquée, indocile, qui ne cherche ni à conforter les idéologies dominantes et donc à servir le statu quo ni à se ranger du côté des puissants du jour. Mais une pensée qui est à l'écoute attentive de tous les coins où se rêve et se pense un autre monde. p. 133. (ISBN : 978-2-8111-1826-6).

En somme, ce que propose Kavwahirehi en invitant les philosophes africains à revenir à l'ordinaire et à réinventer le langage au contact de l'ordinaire, seul moyen de trouver un langage approprié pour parler aux marginalisés et de porter leurs revendications fait quelque peu écho à ce qu'affirmait Merleau-Ponty dans

la Préface de *Signes*, recueil publié en 1960, à savoir que la philosophie « s'enfonce dans le sensible, dans le temps, dans l'histoire ». Elle « ne les dépasse pas par des forces qu'elle aurait en propre ». Manière de dire que la philosophie est conversion aux mouvements du monde.

L'intérêt de cet ouvrage est certain, et sa lecture passionnante. Sa forme est dynamique et vivante, susceptible d'intéresser un lectorat allant du spécialiste au néophyte. De plus, à travers son approche pluri/transdisciplinaire cet essai offre une ressource importante et variée à même de sortir la philosophie africaine de sa léthargie pour la rendre émancipatrice, transformatrice et constructive, faisant ainsi d'elle une actrice à part entière du bouleversement social envisagé et engagé par la dynamique et ingénieuse jeunesse africaine. Car comme le souligne l'auteur,

si le philosophe africain veut véritablement contribuer à la construction d'une société plus juste et plus inclusive, il doit provisoirement interrompre son cours métaphysique et dogmatique pour mettre au jour les pathologies sociales et les dispositifs qui bloquent la réalisation de soi des citoyens. Il doit penser l'articulation entre sa pratique philosophique, les luttes sociales et l'espérance au quotidien de la multitude de ceux qui sont tenus pour économiquement et socialement négligeables. p. 170. (ISBN : 978-2-8111-1826-6).

Guedeyi YAENETA Hayatou, Ph.D.
Loyola University Maryland,
Baltimore, USA.

Moïse MUSANGANA MUAMBA, *Qu'est-ce que le vote électronique ? Qu'est-ce que la machine à voter ? CENI : un choix hypothétique et peu rassurant*, Éditions Mafelice Printer, Kinshasa, 2018, 116 pages.

L'auteur de cette plaquette est journaliste de profession. Il nous introduit dans les méandres du système électoral de la RD Congo à travers deux questions essentielles. Il en a même fait le titre de son ouvrage. Son préfacier, le Professeur Djoli Eseng'Ekeli Jacques Adam, lui donne raison de s'être occupé de cette problématique. En effet, écrit-il, *l'électeur constitue le moment politique, l'instant politique le plus déterminant de l'existence d'un peuple* » (p. 11). Il poursuit en soulignant que « *dans les vieilles démocraties et dans les démocraties émergentes, l'organisation d'un scrutin est une opération de routine et « l'acte de voter » est aussi simple et banal...* ». Il précise que « *pour d'autres États post-autoritaires ou démocraties balbutiantes dont le nôtre, l'organisation d'une élection, avant d'être un défi logistique ou autre financier, est d'abord et surtout politique, au sens de fondamentale structurante de vivre-ensemble* » (p. 11).

Le Professeur Djoli décrit merveilleusement la « *gouvernance électorale erratique* » de la RD Congo aux défis permanents, à savoir : l'identification du corps électoral dans un pays sans état-civil, sans ressources sûres allouées aux élections ; sans confiance entre acteurs politiques dominés par l'attachement atavique ou la recherche effrénée du pouvoir pour le pouvoir... (pp. 11-12).

Moïse Musangana a posé les deux questions qui taraudent la

classe politique à quelques mois de l'organisation des prochaines échéances. Il aborde la question en quatre chapitres (pp. 19-36). Le pouvoir donne des précisions sur le vote électronique et la machine à voter. Tout en livrant les définitions de la CENI, des acteurs et experts congolais, il déplore cependant l'entendement qu'en ont fait la CENI et certains experts électoraux congolais et beaucoup d'acteurs politiques sur la question (p. 85).

Il regrette que « beaucoup d'intellectuels soient en retrait » (p. 36) ; les institutions universitaires (ex : Fac. Polytechnique et Dpt Math-Info de l'UNIKIN, l'ISIPA ou Institut Supérieur d'Informatique, Programmation et Analyse) donnent l'air de s'en désintéresser... (p. 36). Les parlementaires sont « reprochés » d'avoir examiné la question de manière superficielle et expéditive... (p. 36).

Le deuxième chapitre (pp. 37-58) fournit les avantages du vote électronique et même l'expérience des autres.

Le troisième chapitre se penche sur l'option de la CENI pour le vote électronique (pp. 53-74). Il y étale les raisons tant techniques qu'économiques du choix de la machine à voter, les défis liés au choix politique, technique et financier.

Le quatrième et dernier chapitre s'intéresse aux garanties de ces machines. (pp. 75-86). Il examine suc-

cessivement le profil et les systèmes développés, le marché sur fond d'opacité et les réserves justifiées émises, portant notamment sur le flou qui entoure le marché et le manque de confiance dans cette machine.

Dans sa conclusion, l'auteur souligne le caractère contre-productif de la méthode de la CENI (p. 88).

Noël OBOTELA

Professeur
(Université de Kinshasa)

Kongo. La glorieuse histoire de l'Afrique noire.

Paul NZINGA, *Kongo. La glorieuse histoire de l'Afrique noire. Odyssée vers les sources originelles de l'humanité*, Beau Bassin (Mauritius), Presses Académiques Francophones, 2017, 310 pages.

L'histoire de l'ancien royaume du Kongo est l'une des plus documentées au Congo et en Afrique. Mais la quasi-totalité des écrits que nous possédons sont l'œuvre des chercheurs occidentaux, principalement des missionnaires catholiques et protestants de la période coloniale. Décidé de lever le défi de devoir contribuer à l'écriture de notre propre histoire, un fils du pays, l'Abbé Paul Nzinga N'duti, prêtre du diocèse de Boma, enseignant à l'Université Catholique du Congo, et originaire de la côte atlantique par où Diego Cao fit son entrée au Congo, vient de publier un livre qui se veut restaurateur de certaines vérités oubliées ou non perçues par nombre de nos compatriotes.

Organisé autour de sept chapitres, l'ouvrage est de lecture captivante et apporte des connaissances nouvelles, assez amples et précisées de manière rigoureuse. Quasi chacune des pages de l'ouvrage contient des informations qui excitent l'intérêt, et donnent une grande envie

d'en savoir plus. Face aux erreurs, aux imprécisions et même à la large méconnaissance qui couvrent et défigurent l'histoire globale du peuple kongo, cette étude est d'une grande pertinence. Elle apporte des clarifications importantes : sur l'arrivée de Diego Cao, sur les peuples de la côte atlantique (Woyo, Solongo, Yombe, Sundi, Kongo, etc.), sur la signification de quelques hydronymes (Nzadi, Nsanda Nzondo, Mwanza, Koongo, etc.), sur les migrations des groupes ethniques kongo, sur l'affirmation de l'antériorité des langues bantu (le kikongo en particulier) vis-à-vis des langues indo-européennes, et sur l'attestation de l'origine africaine du système démocratique.

L'auteur, qui se positionne clairement comme disciple de l'école de Cheikh Anta Diop et de Théophile Obenga, fait œuvre de science, et non d'idéologie. Il use d'une approche herméneutique à la fois historique, linguistico-sémantique, sociologique et égyptologique selon les canons scientifiques les plus rigoureux.

Précisément, il développe une analyse critique pointue de quelques termes et expressions linguistiques kongo (des noms des rivières, des lieux, de l'ethnie, etc.).

L'ouvrage réserve une part importante aux peuples Yombe et Sundi. Le sens étymologique de ces termes, le périple migratoire, et l'étendue de l'espace d'existence de ces peuples sont largement présentés. Il s'efforce de démontrer que, contrairement à certaines insinuations, le peuple Yombe fait bel et bien partie de la nation Kongo laquelle a, à son avis, ses racines dans l'Égypte antique.

L'auteur nous apprend que l'origine de la démocratie politique moderne, occidentale, se situe non pas dans la culture grecque antique, mais plutôt dans la culture Kongo. Il nous dit à ce sujet que le mode de gestion de l'« Union des Etats Fédérés du Kongo » précolonial était décentralisé ; que l'élection de l'autorité au sommet de l'État était faite par le conseil des notables de toutes les provinces, parmi les candidats les plus compétitifs au sein du « royaume » ; et que l'espace politique et culturel kongo était géré selon une démocratie représentative, dans laquelle la méritocratie était de stricte rigueur.

À la lecture, on remarquera que l'auteur a un réel souci patriotique. Il a pour objectif de donner une conscience historique renouvelée aux filles et fils du Kongo, qu'il invite à être fiers de leur culture qui fut glorieuse et, bien plus, à agir d'une manière autrement plus active,

qui maintiendrait ou, mieux, qui conférerait plus de gloire, de solidité et d'efficacité à nos volontés de vie comme peuple historique.

On rencontrera sans doute des silences, des obscurités et peut-être des imprécisions voire des étirements de sens dans l'interprétation de certains mots, expressions linguistiques et faits d'histoire. Il y a pour cela un effort complémentaire à faire, par des chercheurs de diverses disciplines.

Mais au total, on appréciera l'importance des efforts intellectuels investis par le chercheur Nzinga (dont le nom fait penser qu'il pourrait bien être un des descendants du grand « roi » Nzinga a Nkuvu). De manière particulière, l'ouvrage devrait susciter l'idée pertinente de repenser nos efforts modernes de construction d'une société démocratique, bien gouvernée, et au sein de laquelle le choix des dirigeants politiques serait basé sur les critères de non-complexité inutile, de haute transparence, et de grande économie des finances.

C'est donc avec une légitime avidité scientifique et un bel empressément patriotique que nous devrions lire cet ouvrage qui invite à mieux connaître notre propre histoire et qui, en particulier, suggère de nous inspirer de la démocratie de l'Afrique précoloniale pour mieux nous gouverner.

Elie P. NGOMA-BINDA

Professeur
(Université de Kinshasa)